

ANDOR HORVÁTH

Le Verbe et le Sujet

Crise de l'intersubjectivité dans le roman catholique du XX^e
siècle

De toutes les incriminations que Julien Green lançait à ces contemporains dans son *Pamphlet contre les catholiques de France* la suivante me paraît être la plus directe et la plus grave : « Vous demandez des miracles, votre indifférence en est un, si l'on réfléchit à ce que vous dédaignez. » La religion est là, dit en substance cette phrase, identique à elle-même, mais les hommes, eux, ont changé, puisqu'ils ont perdu la perception de la vérité. L'indifférence – note Green quelques lignes plus bas – est « la plus redoutable » de toutes les forces du monde. « Elle déjoue les ruses les plus puissantes de l'amour. Elle veut se damner et elle se damnera. »¹. Ces « indifférents », où se situent-ils au juste ? Sont-ils encore à l'intérieur de l'Église, ou ils se sont déjà placés en dehors d'elle ? La réponse reste plutôt ambiguë. Autant « indifférence » et « dédain » parlent de détachement, autant les premiers mots – « vous demandez des miracles » – laissent entendre qu'il s'agit d'êtres indécis, chancelants, égarés. N'oublions pas que le titre lui-même invoque « les catholiques » – non pas ceux qui ont abandonné la foi, mais ceux qui s'en font une image déformée et inefficace.

Remarquons enfin que la tournure pascalienne du jugement recèle une maîtrise remarquable de la rhétorique : « miracle » signifie ici le manque, l'absence qui, se convertissant en positivité, se donne comme preuve pure. Cette phrase contient en effet une définition implicite selon laquelle ce qui institue la foi, c'est la croyance elle-même, mais cette croyance il faut, comme disait Pascal, la vouloir et l'accueillir. (« La volonté est un des principaux organes de

¹ Julien Green, *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, tome 1, Éd. de la Pléiade, pp. 883-885.

la créance, non qu'elle forme la créance, mais parce que les choses sont vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. »)

Le Fabien de *Si j'étais vous...*, métamorphosé en M. Fruges, parle effectivement de miracle, attend un miracle. Le voici qui entre dans une église comme pour y chercher un appui, un apaisement, une issue, peut-être. Le bénitier est vide, ce qui l'irrite, tandis que le décor dans son ensemble – ces « objets d'une magnificence banale » – ne le touche pas.

Aujourd'hui, pour attiser le feu presque éteint de la religion, il lui fallait beaucoup plus qu'un pieux décor, il fallait l'exceptionnelle faveur d'une grâce de choix, presque un miracle, et c'était un miracle qu'il venait mendier sous ces voûtes où tournoyait l'ennui, un miracle comparable à la résurrection de Lazare, la résurrection de l'âme, quelque chose d'immense à quoi il ne croyait presque plus, qu'il ne savait plus demander.²

Ce Fabien-Fruges est-il à l'image des catholiques apostrophés par Green dans son *Pamphlet...* ? Contentons-nous de dire pour l'instant qu'il fait partie de la même typologie. En conflit avec soi-même, il entretient une relation également conflictuelle avec l'Église et, au-delà d'elle, avec la foi. Mécontent de ce qu'il est, de ce qui est son destin, il transfère ce mécontentement au niveau de l'instance spirituelle et de son institution terrestre. Il vit dans une attente passive, démuné de l'action de la volonté.

Mais bientôt, par le pouvoir magique qu'il se voit dispenser, il obtient la chance illimitée de se transformer en qui que ce soit, toute hypostasie de l'existence humaine lui devenant accessible. Julien Green imprime pourtant à ce récit les accents de l'échec, de la catastrophe totale. L'homme peut changer d'état, mais non de condition. Tel état qui, vu de l'extérieur, paraît enviable, une fois conquis et vécu, ne fait que reproduire les limites de la condition humaine que l'on voulait dépasser. *Si j'étais vous...* représente en ce sens la réponse la plus radicale dans la série des interrogations greeniennes. Quoi de plus convaincant, en effet, au sujet de l'impossibilité absolue de l'homme de se ménager une issue, que l'échec de celui qui dispose de toute-puissance dans le règne des existences terrestres ?

Mais quelle est donc cette condition humaine que l'action même d'interchanger les différents états n'affecte nullement ? Elle se définit

² Julien Green, *op. cit.* II, p. 957.

principalement par les limites imposées au bonheur, à l'accomplissement libre de la personnalité. Le personnage greenien vit dans la grisaille morne et médiocre, cause de sa frustration et de sa révolte. Insatisfait de son état, il souffre à la fois de la distance qui le sépare d'une existence convoitée et de son impuissance d'user des moyens propres à l'atteindre. L'histoire de Fabien nous le montre assez bien : cette distance peut se réduire, sans disparaître pour autant, ces moyens, une fois mis en fonction, s'avèrent trop fragiles. L'*autre* n'est qu'un leurre et le bonheur est impossible. Fabien se retrouve, au bout de ses expériences démoniaques, défaillant et exténué, mais moins labile, peut-être, quitte à revoir en rêve le début de son aventure malsaine.

La fiction que Julien Green met en scène en renferme cette fois-ci une autre : celle de son héros. Le héros de *Si j'étais vous...* est lui-même écrivain. De sorte que le personnage maléfique grâce à qui il lui sera permis de réaliser ses migrations existentielles, est tout d'abord sa propre invention. De l'irréel rêvé, le parcours du récit nous mène donc bientôt à cette suite de tableaux où le rêve devient réalité, pour s'achever, dans la dernière scène, sous les couleurs du rêve proprement dit. L'ébauche de fiction que Fabien s'exerce à rédiger, est une anticipation directe de l'apparition du personnage énigmatique, si bien qu'une fois imaginé, celui-ci devient son propre référent par sa présence ultérieure. Tzvetan Todorov parlait, on le sait, de deux sortes de phrases utilisées dans le récit, l'une, qui « évoque un événement », appelée référentielle, et l'autre, non-référentielle, qui exprime « une sentence », seule les premières participant à la lecture comme « construction », tandis que des secondes dérive une autre lecture³. Le discours narratif de Green a ceci de particulier – tout spécialement dans *Si j'étais vous...* – qu'il disloque ce rapport, disons, classique et applique au récit des procédés différents. Ainsi, la première phrase que nous entendons de la bouche du héros est celle-ci : « Il ne m'arrive jamais rien, pensa-t-il. Cela ne fait pas une vie. Encore moins une jeunesse ».⁴ Phrase de sentence, donc phrase non-référentielle, selon la définition de Todorov, mais fondamentale dans l'organisation du récit. En effet, si le récit débute par des notations à la troisième personne du narrateur-auteur, où les phrases référentielles tracent le

³ Tzvetan Todorov, *Les genres du discours*, Paris, Éd. du Seuil, 1978, pp. 87-88.

⁴ Green, *op. cit.* II, p. 846.

cadre de vie de Fabien, la phrase prononcée par lui-même et qui reproduit en condensé ce qui venait être dit sur lui, fonctionne comme une anaphore, comme une reprise par la voix intérieure des données existentielles exposées auparavant.

Appliquée à d'autres récits, cette perspective conduit à l'hypothèse d'une technique romanesque qui allie avec une maîtrise remarquable les divers procédés dans la construction de la lecture. Or, en tant que Sujet, le personnage greenien résulte de cette lecture qui s'établit essentiellement dans ce glissement du référentiel au non-référentiel, dans ce mouvement qui entraîne le lecteur par les différents registres de la parole qui s'offrent en tant que sa signification.

Arrêtons-nous un instant à ce personnage que nous appellerons selon la convention « le diable ». Il entre en scène une première fois, en tant que jeu de l'imagination de Fabien. De pure fiction il devient cependant, vers la fin du récit, objet de fait divers lorsque les yeux de Fabien tombent dans un journal sur ces lignes : « Imminente arrestation d'un escroc. La police va enfin mettre la main sur un escroc recherché depuis plus de six mois [...]. Ferdinand Brittomart, cinquante-six ans, sans profession, aura également à répondre d'un vol commis dans l'église de Sainte-Opportune ainsi que de menaces de chantage »⁵. Celui dont l'arrestation imminente est annoncée par la police, identique, par son nom et par d'autres indices, à celui qui avait octroyé à Fabien la série de métamorphoses qu'il vient de connaître, passe ainsi au statut de personnage réel. Réel, bien sûr, par rapport à sa première apparition sous la plume de Fabien et même par rapport au rôle majeur de tentateur qu'il joue par la suite. Dans cette dernière hypostase son référent était, disions-nous, l'image esquissée par le héros. Toutefois le référent principal qui donne toute son envergure est autre, notamment la représentation traditionnelle du diable. Vu dans cette perspective, le personnage dont on parle dans le rapport de police n'est nullement plus réel que son avatar antérieur. Au contraire, inscrit dans l'existence commune des mortels qui peuvent avoir affaire à la police, il perd l'essence de sa réalité qui était jusque-là surnaturelle.

Au fait, le paradoxe sur lequel repose la construction de *Si j'étais vous...* est le suivant : les lois qui régissent la condition humaine sont si fortes que même

⁵ Green, *op. cit.* II, p. 1031.

leur annulation apparente, due à une intervention surnaturelle ne change en essence rien. Deux questions se posent alors. L'une, de nature théologique : la cause en est-elle son origine, c'est à dire le diable ? L'autre, de caractère plutôt technique ou esthétique : si le périple de Fabien à travers les êtres choisis par lui est un échec, cela ne revient-il pas à dire que toute existence, prise à part, est un échec ? Une seule réponse, croyons-nous, éclaire les deux aspects.

Si, possédant un pouvoir quasiment illimité, l'homme s'avère incapable d'atteindre le bonheur, c'est signe que le surnaturel lui-même n'est plus ce qu'il était jadis. Rappelons-nous que selon la tradition – affirmée encore pleinement dans *le Faust* de Goethe – tout pacte conclu avec le diable donnait accès au bonheur total, quitte à être payé ensuite par la damnation éternelle. Or, le diable de Green, reproduisant par plus d'un trait l'image conventionnelle, semble disposer d'un pouvoir qui, tout surnaturel qu'il est, se heurte à des limites exactement à l'endroit le plus sensible pour l'homme : le bonheur. Ce qui est, de toute évidence, paradoxal, puisque nous avons à la fois la postulation d'un pouvoir surnaturel et de sa limitation. Il va sans dire : ce n'est pas l'imagination qui fait défaut à l'écrivain, ce n'est pas à elle qu'on est redevable de l'existence de ces limites. Son propos est, au contraire, de faire la démonstration qu'elles existent. Comme si l'écrivain n'avait créé son héros que pour faire apparaître à ses yeux – et aux nôtres, ses lecteurs – l'erreur fondamentale où il se trouvait au sujet du bonheur. Mais l'idée de surnaturel, telle qu'elle opère dans ces pages, ne pourrait concerner son versant opposé : le surnaturel divin. Fabien n'appelle-t-il pas, comme nous l'avons vu, « un miracle comparable à la résurrection de Lazare, la résurrection de l'âme » ? Ce miracle, pour le croyant, il existe et il est accessible par la prière, par la contemplation, par la dévotion. Par contre, pour celui qui rejette la foi, cessent une fois pour toutes les inquiétudes et les tourments que le croyant éprouve à cause de ce qu'il nomme sa conscience. Dépourvu de la force que lui donnerait la foi, mais non pas du sentiment impérieux de ses commandements, le héros greenien se trouve placé sur un terrain ambigu, dans un univers sans issue. C'est au fond le constat de l'impossibilité d'être chrétien et de ne pas l'être.

Constat, certes, douloureux et dramatique, que l'œuvre romanesque dans son ensemble nuance et varie de maintes façons, mais ne contredit pas. C'est l'axe autour de laquelle évolue le débat poursuivi par Green sur la condition humaine.

Au cœur de ce débat concernant la condition humaine : la question du Sujet. Dans une remarquable étude consacrée aux différentes solutions d'interprétation du monde, apportées par la religion à travers les siècles, Jean-Marc Ferry oppose au Sujet « constitué » des Anciens le Sujet « constitutif » de l'âge moderne. Si les Grecs voyaient dans l'univers un Cosmos, une « universalité objective », mais imprégnée d'esprit, par conséquent non réifiée, où « l'ordre objectif du monde et l'identité subjective du moi » sont structurés en une totalité selon « les mêmes principes universels », l'avènement du christianisme marque l'instauration d'un monde « constitué par une subjectivité agissante dont la puissance de volonté est désignée en Dieu. *Dieu est le Sujet.* » Origine de la Norme donnée aux hommes sous forme de commandements, c'est encore Lui qui « fait que le monde est créature déterminable, Objet », le chrétien, dans son rapport au monde ne devant pas « reconnaître en lui-même la *structure d'un ordre objectif*, mais *l'activité d'une puissance subjective* ». Le Sujet constitué par la religion chrétienne devient de la sorte un Sujet constitutif, la pensée moderne opérant à partir de la Renaissance « *l'identification de l'Homme au Sujet de la constitution du monde* »⁶

Si la création greenienne tourne toujours autour de la crise du Sujet, le monde dans lequel il évolue n'en est pas moins varié. Le héros lui-même porte plusieurs visages. Dans sa typologie on remarque pourtant aisément certaines constantes. Les héros de jeune âge sont plus fréquents que les plus âgés, les jeunes hommes dépassent en nombre les jeunes filles, les moins instruits ceux qui sont cultivés. Ils ont en commun avant tout le sentiment de se trouver devant une limite qu'ils ont à franchir. Qu'ils l'accomplissent librement ou malgré eux, ce mouvement doit les propulser de l'endroit où ils sont, les faire avancer – non pas, bien sûr, dans l'espace physique, mais dans l'espace moral. Ils souhaitent ou ils se sentent contraints de transgresser leur état, ce qui implique la violence ou la folie. Ils veulent, en fin de compte, soit rallier la transcendance salvatrice, soit réaliser la dénégation totale de ce Sujet suprême dont ils connaissent l'existence. Les deux solutions leur sont généralement refusées.

⁶ Jean-Marc Ferry, « L'ancien, le moderne et le contemporain », *Christianisme et modernité*, sous la direction de Roland Ducret, Danièle Hervieu-Léger et Paul Ladrière, Paris, Les éd. du CERF, 1990, pp. 236-247.

Le miracle, tel qu'en parle le *Pamphlet contre les catholiques de France*, tel que l'appelle Fabien en son désarroi, ne se manifeste pas dans l'œuvre romanesque de Julien Green, la grâce ne vient pas sauver par son intervention directe des destins en dérive. Il y a en échange le mystère, cette face inconnue de l'existence, attestant que l'homme n'a pas de l'univers où il vit une représentation ni complète ni réelle. Le corps ou l'âme, le rêve et la veille, l'amour et la haine, la maison que l'on habite ou la nature – tout se prête au mystère. C'est lui qui éveille les hantises et les obsessions, qui pousse tantôt à poursuivre une idée fixe, tantôt à s'abandonner à une existence par procuration. C'est encore lui qui pour tel d'entre eux enveloppe de son obscurité la nudité objectale du monde et qui le fait résonner pour tel autre de bruits incompréhensibles. Voix interne – celui, en particulier, du corps et des instincts – ou écho sourd du bourdonnement de l'univers, c'est ce mystère qui domine et qui dirige le héros greenien. Criminel – comme Adrienne Mesurat ou comme Guéret, le héros de *Léviathan* –, il agit presque inconsciemment sous sa pression. Et c'est toujours ce mystère qui, sous des auspices plus bénéfiques, invite le héros à des recherches de l'imagination et de l'intellect (on pense en particulier aux héros du *Visionnaire*, ainsi qu'à Jeanne dans *Varouna*). N'était que la première catégorie – celle des délirants et des agresseurs – on dirait que le romancier nous a légué le plus sombre des témoignages sur l'impossibilité d'assumer la condition humaine. Grâce cependant à la deuxième catégorie – celle, beaucoup plus rare, des rêveurs innocents et des magiciens généreux – le tableau s'élargit quelque peu pour admettre de simples spectateurs autour de la scène où se succèdent les jeux tragiques.

Une disproportion flagrante sépare dans les romans greeniens les personnages. Par un étrange caprice du destin, aux uns échoient de puissantes dispositions à la sensibilité, au rêve, au désir, au malaise, aux émotions, tandis que les autres vivent dans l'insignifiante placidité de la conscience. Le mal n'est que l'expression brutale de cette différence, comme si une masse d'air de grande pression en heurtait avec violence une autre dans l'atmosphère.

Les scènes de violence sont toujours brèves et sommaires dans les romans de Green, tels des événements physiques qui se produisent tout simplement pour changer, selon les lois de la nature, l'état des choses. Emily (*Mont-Cinere*) met le feu à la maison qu'elle voulait sauvegarder à tout prix : en elle l'amour se

change en volonté de détruire tout comme chez d'autres personnages, Guéret (*le Léviathan*) en particulier.

Geste en apparence irréfléchi et spontané, le mal a pourtant son explication et ses antécédents. Il est une manière d'être dans le monde, une forme de communication avec autrui. La personne qui accomplit le mal n'est pas dans un état de diminution d'être, au contraire, elle accède à sa plénitude. L'explosion de violence traduit une liberté, qui n'est pas consciente, mais qui lui appartient. Remarquons que les gestes de violence ne sont pas suivis chez Green par des passages de réflexion ou de repentir : le plus souvent le récit ou un de ses épisodes se terminent brusquement par ces gestes⁷. Peut-on parler dans ces conditions de ce que Paul Ricœur appelait « l'intégrité de la causalité du moi » ? La philosophie morale, rappelle-t-il, postule que la liberté, même une fois transgressée, dispose de soi, de sorte que la personne « est capable de se replacer, l'instant d'après, devant le choix toujours jeune et neuf de l'obéissance ou de la désobéissance »⁸. L'œuvre romanesque de Green ne cesse de mettre en question, me semble-t-il, cette « causalité du moi » que l'expérience du mal paraît également infirmer par ailleurs⁹. Le destin de ses personnages est tel, qu'ils devront faire face justement à l'absence de cette « intégrité de la causalité du moi », le plus souvent sans en prendre même conscience. La phénoménologie greenienne du mal recouvre ici les deux directions que l'analyse de Ricœur met en cause : le mal trouve souvent sa source dans la

⁷ « Une terreur subite, la propre terreur de sa victime le gagnait. Il ne savait plus comment échapper à lui-même, à son crime, comment empêcher ses mains d'agir, comment arrêter ces cris. Les yeux de la jeune fille ne la regardaient plus, ils étaient révoltés dans un effort pour fuir le spectacle du visage qui se penchait sur elle, et telle qu'elle était, elle ressemblait à une aveugle, à une folle, elle ressemblait déjà à cette vision de l'assassinée qu'il avait eue la nuit dernière. » *Léviathan*, *op. cit.* tome 1, p.262. « Et brusquement, exaspéré par cette résistance qu'il dominait mal, il saisit le cou de Berthe dans ses doigts. Pendant une seconde elle eut le temps de crier, mais d'une simple pression de pouce il la fit taire, puis il serra un peu plus l'étreinte de ses mains jusqu'à ce que, doucement et avec une sorte de tendresse, elle se laissât aller sur sa poitrine. » *Si j'étais vous...* *op.cit.* tome 2, p. 908.

⁸ Paul Ricœur, « L'Essai sur le mal », *Lectures 2*, Paris, Éd. du Seuil, 1992, p. 240.

⁹ cf. Ricœur, *op. cit.* pp. 240-241. : « Mais l'expérience du mal met en question cette intégrité de la causalité du moi, l'imûreté qu'elle dénonce consiste précisément dans un empêchement intime, dans une impuissance radicale à coïncider avec ce modèle de causalité spirituelle. Je suis empêché d'être cette spontanéité obéissant à des règles : c'est là le mal ».

⁹ Ricœur, *op.cit.* p. 241.

nature (les instincts, « la chair » tant de fois invoquée par l'écrivain), mais, dépassant le terrain de la psychologie, elle identifie dans le mal un « acte, contemporain de la constitution d'un moi qui se préfère »¹⁰.

Cette liberté constitutive du moi combine les éléments du rapport à soi aux expériences acquises par le rapport à autrui. Ni le premier, ni le deuxième n'est capable de fournir une instance spirituelle qui remplirait la fonction de norme : les héros de Green se découvrent impurs¹¹ et ils ne trouvent autour d'eux aucun exemple de grandeur. Le thème de l' *imitatio Christi* semble avoir perdu toute sa vitalité...

ANDOR HORVÁTH

Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca

Courriel : andor@cluj.astral.ro

¹⁰ Ricœur, *op.cit.* p. 241.

¹¹ Green notait à propos de *Pamphlet contre les catholiques de France* : « Avec une fureur sombre et joyeuse, j'exterminai les catholiques. Ce dont je ne me rendais pas compte et qui ne m'apparut clairement que beaucoup plus tard, c'est que je me prenais secrètement à moi. [...] J'étais furieux de découvrir que je n'étais pas un saint ». *Op. cit.* tome 1, p. 1229.